

Des livres qui « pensent politiquement le passé et historiquement le présent »

De Charly Delwart
à Christa Wolf en passant
par Luigi Di Ruscio,
chronique de trois ouvrages
qui unissent subtilement
l'hier et l'aujourd'hui.

■ Dans « **Chut** », de **Charly Delwart**, les murs ont la parole. La rue la prend.

Un jour, une adolescente grecque décide de rester muette. Elle ne supporte plus un monde qui va vau-l'eau : la crise frappe le pays, la famille éclate, le père est au chômage, le frère s'exile. Loin de se résigner, elle entre en résistance, écrit sur les murs, les rideaux des boutiques fermées. Tags, graffitis, inscriptions au pochoir : les mots fleurissent, chacun d'eux est un instant du temps mais il indique un avant, un après et s'adresse aux alentours, aux Grecs. « *Jeune femme en construction* », écrit-elle au rouge à lèvres sur un miroir, utilisant les apprêts de la séduction féminine à des fins politiques. Elle regarde ses semblables, note sur un cahier ses colères, frustrations, rêves et espoirs. Aristote, Euripide, Sophocle... elle transmet leurs propos à ses concitoyens, la Grèce antique résonne dans l'actualité. « *Ça va aller, je suis là* », cette phrase incarne une présence pour celui qui la lit. Un lien se crée, c'est la fin de l'addition des solitudes. De l'intime au collectif comme si Siriza était pressenti. Une voix parmi d'autres, aux côtés des autres pour dénoncer un système qui a conduit à l'effondrement d'une



Christa Wolf, écrivain majeur de l'Allemagne de l'Est.

Grèce laboratoire des mesures d'austérité imposées par la Troïka (Commission européenne, Fonds monétaire international, Banque centrale européenne) à un Parlement réduit à n'être qu'une chambre d'enregistrement. « *L'Espoir arrive* », ne pas partir, ne pas s'exiler, « *l'essentiel applicable immédiatement* ». Charly Delwart accompagne cette révolte politique avec des phrases sans graisse. Des mots sur les murs aux manifestations populaires : il est symptomatique que le Parthénon, symbole de la démocratie athénienne, tombant en ruines, est en cours de restauration, de renaissance.

■ « **Palmiro** », de **Luigi Di Ruscio** : l'Italie à la fin de la guerre, Mussolini liquidé, le fascisme balayé, les Italiens choisissent la République. A Fermo, bourgade des Marches, quel avenir pour Palmiro, gamin de quatorze ans, fils de maçon, exclu de l'école et sans revenus ? Son prénom est celui de Togliatti, dirigeant du Parti communiste italien qui obtint

20% des voix en 1946. Il lit l'Unita, colle des affiches, distribue des tracts, fréquente la Bibliothèque municipale et les bals. Palmiro qui a été excommunié lutte contre la Démocratie chrétienne (Pie XII mobilisant les catholiques dans la lutte anticommuniste). Paysans, ouvriers, employés, prostituées composent une bande de partisans qui aspirent à l'avènement d'une société de justice dans un contexte où la classe possédante réapparaît, revancharde. Comme dans le film d'Ettore Scola « Nous nous sommes tant aimés », après les espoirs, les lendemains qui déchantent (leurs seules réussites : de grands enterrements).

Luigi Di Ruscio peint à fresque une galerie de personnages, à la fois magnifiques, quelque peu farfelus ou un brin piteux. Un microcosme comme celui de « *Amarcord* » de Federico Fellini, du « *Règne de Naples* » de



Palmiro



« *Le passé n'est pas mort, il n'est pas passé* ». Christa Wolf

Werner Schroeter, du « *Pigeon* » de Mario Monicelli, où les jours s'écoulent à la petite semaine : parties de rami truquées, petits boulot de photographe de mariages et de terrassier. Aucun problème (le stalinisme) n'est éludé et un bel exemple d'autocritique nous est offert. Le récit qui bouscule la chronologie est porté par une parole farcie d'éblouissantes trouvailles langagières et ce petit monde vu au travers d'une lentille d'une indulgence railleuse dégagé un entraînement, une « *leçon de joie de vivre* » en dépit des espérances anéanties par les décisions gouvernementales.

■ « **Lire, écrire, vivre** », le courage de la mémoire de **Christa Wolf** (1929-2011), écrivain majeur de la littérature allemande qui a affronté les questions brûlantes de son temps et du pays qui était le sien, la République démocratique allemande. Membre de l'Union des écrivains, lectrice pour des maisons d'édition, elle est restée au Parti socialiste unifié jusqu'à sa dissolution en 1989. « *Le passé n'est pas mort, il n'est pas passé* ».

En 1976, elle publie « *Trame d'enfance* », roman-réflexion qui suscite un profond débat sur un passé refoulé et un présent contradictoire. Ses relations avec les autorités étaient déjà conflictuelles lors de l'entrée en 1968 des troupes du Pacte de Varsovie en Tchécoslovaquie mettant fin au Printemps de Prague et lors de l'affaire Biermann, chanteur-poète contestataire déchu de sa citoyenneté.

« *Ce qui reste* » évoque la vie d'une écrivaine surveillée par la police politique. Elle publie l'intégralité de son dossier Stasi (le ministère de la Sécurité de l'Etat est-allemand) pour mettre fin aux attaques destinées à ternir son image. Un parcours de responsabilité et de lucidité active : « *J'écris sur ce qui m'inquiète* », un socialisme qui se sclérose.

« *Lire, écrire, vivre* » réunit des textes, essais et discours de 1966 à 2010 : réflexion sur la création romanesque, défense de « *l'authenticité subjective* » qui rompt avec les normes officielles, dialogue avec les œuvres phares de la littérature allemande.

Christa Wolf a toujours cru en un idéal communiste : soulever des questions, en trouver. Son écriture est un « *dialogue* » d'égal à égal avec le lecteur. « *Si nous cessons d'espérer, ce que nous redoutons arrivera certainement* ».

Alphonse CUGIER

- « *Chut* », de Charly Delwart, Seuil, 174 pages, 17 €
- « *Palmiro* », de Luigi Di Ruscio, Anacharsis, 206 pages, 19 €
- « *Lire, écrire, vivre* », de Christa Wolf, Christian Bourgois, 198 pages, 17 €